

La Revue Canadienne publie un Album littéraire et musical, paraissant tous les mois, par livraisons de 32 pages de matières littéraires et 4 pages de musique.

ON S'ABONNE:

À Montréal, AUX BUREAUX No. 15, RUE ST. VINCENT.

À Québec, CHEZ M. F. X. JULIEN, MAISON DE LA CORPORATION.

La Revue Canadienne

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL, ET COMMERCIAL.

LOUIS O. LETOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Education.

Industrie.

Progrès.

Feuilleton de la Revue Canadienne.

LITTÉRATURE.

Nous avons en ce moment en Canada la visite d'un écrivain français distingué, M. Adolphe de Fabiusque. Ce monsieur que des affaires de famille ont appelé en Amérique, profite de ses loisirs pour visiter les différentes parties de ce continent.

M. de Fabiusque est bien connu en France et est estimé, comme l'auteur de plusieurs ouvrages, qui ont paru, à différentes époques, dans des Revues et autres publications périodiques. Mais son plus beau titre de gloire est sans contredit son histoire comparée des littératures espagnole et française.

Nous avons sous les yeux un exemplaire de ce livre, que nous avons parcouru avec beaucoup d'intérêt et nous croyons faire plaisir à nos lecteurs, en en reproduisant un chapitre ou deux. Ils pourront ainsi juger par eux-mêmes de la valeur et du mérite de cet ouvrage.

" Du jour où le territoire français fut enclavé dans l'empire de Charles-Quint, il n'eut plus une frontière qui ne lui parût de l'étranger; l'Espagne partout présente le cernait plus étroitement encore sous Philippe II; elle se sentait menacée d'un démantèlement, et écrivait son salut attaché à l'annexion de la France. Elle osa en tentatives, nous le dirons pas la conquête, mais l'acquisition. Elle s'imagina, parce qu'il y avait des traités en France, que la France pouvait être vendue. Mais comment pénétrer au cœur du royaume? Les discordes civiles la servaient mieux que la force de ses armes; la rupture des Guisces avec les Montmorency et les Châtillon avait ouvert une brèche qu'on pouvait élargir; une politique astucieuse et persévérante en fit l'unique but de ses efforts, et cette brèche fatale lui donna bientôt accès dans toutes les querelles, dans tous les complots des partis.

Philippe II, auxiliaire intéressé des récents, un jour avec les Lorrains, le lendemain avec la cour, mais toujours contre la France, parvint à faire de toutes les ambitions et de toutes les haines le ciment de la sainte union. Des lors plus d'obstacle qui ne soit aisément écarté; les ponts-levis de la capitale s'abaissent pour recevoir la garnison wallonne. C'est l'Espagne qui va présider les États-Généraux dans la personne de ses ambassadeurs; le duc de Ferris, don Diego d'Ybarra et Mendoza prennent place sur les plus hauts sièges, et leurs regards viennent aux portes. Mayenne, qui se flatta d'être l'allié de Philippe, n'en est que le lieutenant; le conseil souverain des Seize ne représente qu'une joule provinciale.

De quelque côté que l'on tourne les yeux sur les remparts et dans les rues de Paris, on n'aperçoit que des français espagnolisés. Le langage, le costume, les mœurs, tout a changé en même temps; les redoutables persillés par Brantôme n'ont plus rien qui surprenne; on admire, on vante les matamores, les spaldasins, les fendeurs de nasaux; pas un marjollet qui ne porte la barbe pointue, le feutre à longs poils sur l'oreille, le pourpoint et le haut-de-chausses à demi détachés et la fraise à la confusion; pas un traine-rapière qui n'écarrille les jambes, ne jure tous les saints, et ne se frotte la moustache en regardant les passans de travers; heureux celui qui à la figure ornée d'un coup de taille comme le balafre, ou qui peut se vanter d'avoir tué un homme, soit pour une dispute au hoc, soit pour une rivalité de cœur! La contagion a gagné jusqu'à ces lourds Flamands qu'on nomme dérisoirement les gens de la dé-l'eau. Les plus éveillés, propolètes, mignons, frisés, marchent le cou levé, de peur d'endommager leurs colerettes empesées, et ne peuvent faire un pas sans se mettre en peine des dentelles et des galands qui s'accrochent entre leurs jambes; ils sont aux imitateurs français, ce que le gwap d'Oviedo ou de Pampelune est à l'élegant catalano de Madrid.

L'armée de Mayenne n'est française que de nom; se sont des Espagnols qui combattent à Arques, à Dreux, à Ivry, et, le Ciel soit loué! ils sont battus partout; mais les revers qu'ils essuient n'arrêtent pas l'impulsion donnée; leurs goûts sont devenus les nôtres; hommes d'église, d'épê, de robe, de finance, bourgeois, poètes, artistes, chacun les partage bon gré mal gré; c'est un travestissement général; et n'imaginez pas que tout y soit frivole ou risible; hélas! nous n'avons que trop de copies des plus méchants modèles! Que ne pouvons-nous, par exemple, contester la qualité de Français aux Aubry, aux Bouchet, aux Hamilton, aux Pelletier, et à tant d'autres fanatiques qui s'érigent en inquisiteurs de la foi! Tandis que du haut de la chaire, au nom d'une religion d'amour et de charité, ils dénoncent, ils excommuniennent, ils proscrivent, un maître d'écriture, Bussi-le-Clere, digne exécuteur de leurs prédications infernales, laissez-loin de lui les plus féroces bandoleros; on le voit chaque matin, après avoir fait sa prière et entendu la messe à deux genoux, baisser sa baguette, rassembler ses écoliers, et courir de porte en porte pour marcher avec eux le travail de la journée. Enfin, ces horreurs touchent à leur terme. Henri IV, vainqueur de la ligue, est rentré dans Paris; si une réaction nationale est possible, on doit l'attendre de ce prince. Il a été élevé au sein d'un peuple vil, gai, généreux, qui porte à l'Espagnol la meilleure haine de voisin qu'on puisse se transmettre avec le sang; fils de bonne mère s'il en fut, il a l'esprit naturel et la franche allure de ses aïeux béarnaises; c'est l'entêtement des discours emphatiques, des manières cérémonieuses, des hauts ressentiments, des passions cachées; chaque mot qui lui échappe part du cœur et pétille sur ses lèvres comme le premier feu du Jurançon; cependant, jetez les yeux sur son costume; hors le panache, tout y ressemble à celui de Philippe, noir du haut en bas. Henri IV a pu dire aux Espagnols, en les mettant à la porte de sa capitale: Partez et ne revenez plus; mais il n'est pas plus en son pouvoir de chasser le goût de leurs moeurs que l'impression de leurs idées; arrachait-il la Navarre entière à ses montagnes pour renouveler la face de Paris, il n'en viendrait pas à bout; tout a été entalhi, jusqu'à sa maison. Régénier, qu'il pensonne et dont il excite la verve, flagelle inutilement de ses vers enu-tiques les sottis plaigiaires de l'Espagne; on les entend répéter à tout propos, en prenant des attitudes castillanes: Je suis sire!... En ma conscience!... Il en fait mourir! Le mal, loin de diminuer, augmente sans cesse, et c'est au plus fort de cette fièvre d'imitation, qu'un banni étrangement célèbre vient offrir à la cour du Béarnais un modèle achevé des beaux esprits de la Péninsule.

(Ici l'auteur fait l'histoire d'Antonio Pérez personnage politique, inconnu dans la littérature espagnole, mais qui va exercer sur la littérature française plus d'influence que toute l'école des Argensola.) Antonio Pérez écrit des Mémoires et des Lettres dont la publication eut alors beaucoup d'importance. Toutefois, dit l'auteur, si le succès fut égal pour les mémoires et pour les lettres, les lettres seules eurent une influence littéraire bien marquée; la vogue des mémoires tenait surtout à la position de l'écrivain, au mystère de sa disgrâce, à la bizarrerie de sa fortune. Dès que la curiosité publique fut satisfaite, on cessa de s'en occuper; et la preuve, c'est que la France, si féconde alors en satires et en pamphlets, n'envoyait de cette forme sentencieuse aucune de ses doctances ni de ses remontrances, tandis que, pour le malheur de la littérature nationale, les lettres créèrent un genre et firent école.

Grave, légère ou galante, toute la correspondance de Pérez porte l'empreinte de ses habitudes. L'homme d'État s'est effacé devant l'homme du monde; mais l'homme du monde, c'est encore le courtisan, c'est le courtisan qui a tant de manières à flatter au lieu d'un, et qui se multiplie pour les contenter tous. Pérez a beau se moquer des alchimistes et des distillateurs d'esprit, il a beau répéter que le cœur ne doit pas se servir de la langue comme les parjures d'un faux témoin, il cajole, il adule, il encense avec une emphase effrontée.

Avant lui, qui se serait avisé de traduire en hyperboles mystiques le formulaire de la civilisation? qui aurait songé à se dire les très-humbles écrivains d'une divinité, ou à saluer un ange avec passion? Oh! oui, Pérez a raison de le dire, le caractère se peint mieux dans une lettre que sur la figure; pompe orientale, gravité castillane, afféterie italienne, rien ne cache cette nature de favori, toujours réfléchi dans son abandon, insinuante dans son étourderie, obséquieuse dans sa familiarité.

Il avait connu le marquis de Pisani lorsque celui-ci était ambassadeur à Madrid; et la première lettre qu'il lui adressa fut toute sérieuse; c'était une demande de sauve-garde qui devait être mise sous les yeux d'Henri IV. Mais dès la seconde lettre, la cérémonie fait place aux compliments et à la recherche. Le marquis de Pisani souffrait d'un mal de dents; Antonio Pérez saisit cette occasion d'envoyer une recette à son mari.

" Si votre excellence, dit-il, a remarqué le soin que je prends de mes dents, qu'elle ne se figure pas, s'il lui plaît, que je les conserve pour autre chose que par la peur que j'ai de la langue, car je crois que la nature l'a environnée de dents, afin qu'elle eût un sujet de crainte qui la forçât de se contenir, et qu'elle ne se précipitât point si follement. Mieux vaudrait en effet, qu'elle fût mordue coupée même, que d'avoir parlé mal à propos. Peut-être votre excellence, homme d'État et général si éminent, préférerait-elle penser que cette disposition à pour but de nous montrer que les paroles doivent avoir des effets, et l'exécution suivre le conseil, comme l'exécution doit toujours être accompagnée le conseil, si l'on ne veut tout livrer au hasard? "

Antonio Pérez, qui a besoin de tout le monde ne néglige personne, et chaque trait qu'il peut trouver défraie plusieurs lettres. La même recette qu'il vient de donner au marquis de Pisani est proposée au duc de Mayenne; et comme il y joint des plumes pour nettoyer les dents, il a deux sujets de jeux de mots pour un.

" Si je soigne mes dents, dit-il, que l'on ne s' imagine pas que c'est parce que j'ai envie de mourir; non, je veux seulement que ceux qui m'ordent voient que je suis en mesure de me défendre; je n'aie que d'un droit naturel et d'armes permises.

" Quand votre excellence aura besoin de plumes, elle n'a qu'à parler, je suis prêt à lui en fournir; car maintenant que je n'exerce pas la plume, je n'ai rien de mieux à faire que d'en tailler pour les autres. " Il termine en assurant qu'il n'a rien de la légèreté des plumes, et qu'il ne tient qu'au duc de l'éprouver.

Voiture, dans son fameux envoi des galands, est resté bien au-dessus de Pérez dans ses envois d'ambre blanc, d'eau pour les yeux, et de gants de peau de chien; ces gants, qui étaient apparemment une nouveauté ou une rareté, avaient été offerts à deux anglaises, lady Riche, sœur du comte d'Essex, et lady Knolles.

" L'amour, dit Pérez à lady Riche, peut faire qu'on s'écroche pour sa dame, et qu'on lui fasse des gants de sa propre peau; j'ai d'abord pensé à me sacrifier ainsi, je me suis au moins décloché l'âme; je me serais mis en pièces sur un mot de vous; et si les gants que je vous envoie envoient alors n'avaient pas été de chien, soyez certaine qu'ils eussent été d'une personne qui en a l'affection et la fidélité.

Il reproduit à peu près les mêmes agudesas pour lady Knolles; il complète seulement sa paraphrase en ajoutant que " les gants de peau de chien sont parfumés des plus douces et des plus précieuses odeurs, non de la terre, mais du ciel, l'amour et la foi. "

Pour l'eau de ses yeux, c'est l'eau de l'âme; il l'auroit distillée de ses entrailles, s'il avait pu se le procurer; l'ambre, enfin, lui a inspiré une lettre monumentale. Elle est adressée à la mère de la fondatrice de l'hôtel de Rambouillet, et marque l'initiation des précieuses d'une date trop positive pour n'être pas transcrit en tête de leurs annales.

" L'envoi à votre excellence, écrit-il à la marquise de Pisani, me permettrait de faire de l'ambre blanc avec de l'ambre noir. Si votre excellence me demandait comment de blanc on devient noir, je répondrais que c'est en passant par les mains d'un roi irrité; j'ai pensé dire simplement entre les mains d'un roi, car c'est une chose plus dangereuse de s'y voir que d'être au milieu d'un brasier ardent. Les rois pourraient ressembler à Dieu en se montant de feu; mais lorsqu'ils consomment et réduisent en charbons ce qu'ils touchent dans leur colère, ils ne ressemblent qu'à du diable; Dieu brûlait bien, en effet, dans le buisson, mais il ne le brûlait pas. Laissons de côté ce sujet, je me plains à M. le marquis, de voir aujourd'hui tout ce que je possède réduit à des parfums, c'est-à-dire à de la fumée. Ce qui me console, c'est que la fumée monte au ciel, la fumée des cœurs, dis-je, que l'ardeur du zèle fait exhaler; car si la fumée s'élève en haut, c'est qu'elle est le symbole de nos âmes. Voilà pourquoi on offre de la fumée aux dieux; pour monter au ciel, et de la fumée, afin que les hommes ne s'imaginent pas, comme ils sont superbes et fielleux à s'écroquer, qu'ils peuvent présenter à Dieu chose qui soit plus que fumée. "

Cette manière de jouer sur toutes les acceptions d'un mot parut une chose si ingénieuse, que toute la cour se mit à étudier l'Espagnol. Henri IV donna-t-il l'exemple ou ne fit-il que le suivre? On l'ignore. Ce qui est constant, c'est qu'il voulait prendre des leçons de Pérez même. Celui-ci, en le remerciant d'un si grand honneur, lui fit un aveu qui était aussi vrai que peu sincère. " Certes, dit-il, Votre Majesté a choisi un gentil barbare pour maître barbare dans ses pensées, barbare dans son langage, barbare en tout.

Walter Raleigh dans son Histoire de la monarchie espagnole, a traité Perez de perfide; c'est aux historiens français que cette apostrophe devrait, ce nous semble, être permise. L'ancien secrétaire de Philippe II est venu nous inculquer la corruption de l'Espagne au moment même où la France, respirant un peu sous le gouvernement conciliateur de Béarnais, com-

mençait à réunir quelques éléments de société, et à rendre aux lettres une attention que la guerre civile leur avait enlevée; il ne pouvait être banni plus mal à propos, et il a payé notre hospitalité avec une reconnaissance dont nous l'aurions bien dispensé.

Encore si, dans ce débordement de l'Espagne sur la France, le premier flot seul eût été chargé d'eau, on n'eût dû en être ni surpris ni inquiet; mais avant qu'il soit longtemps, un *Napolitain espagnol* viendrait distiller sur l'hôtel de Rambouillet les poisons concentrés des deux pays. Antonio Pérez a importé le *gongorisme* par les Pyrénées, Marini le fera entrer par les Alpes.

L'HOTEL DE RAMBOUILLET.

Avant de s'ériger en parlement littéraire, l'hôtel de Rambouillet n'était qu'un cercle agréable où une conversation vive, enjouée, spirituelle, exprimait le besoin de société qui, en France, a toute l'ardeur d'une passion. Bâti avec goût par les Pisani, à quelques pas de l'emplacement où devait s'élever bientôt le Palais-Carlin, cet hôtel était si voisin du Louvre (1) que l'on pouvait, sans craindre ni chose, aller en un moment, de la cour de Marie de Médicis au réduit de la marquise de Rambouillet, et le réduit ne comptait pas moins d'adorateurs que la cour.

Bien qu'on y parût occupé de plaisirs un fond d'opposition politique donnait aux habitués de la maison un air d'indépendance qui ajoutait un attrait de plus à une réunion voluptueusement choisie.

Jean de Vivonne, marquis de Pisani, avait joué un grand et noble rôle dans la ligue; ce fut lui qui fut chargé, par le parti des politiques, de négocier avec les royalistes, et qui se rendit à Rome, accompagné de Gondi, dans le but d'y préparer la pacification du royaume, en décidant l'abjuration d'Henri IV. Ce parti, sincèrement religieux et monarchique, mais trop exigeant peut-être, avait cru avoir à se plaindre de Sully, qui était demeuré calviniste, et on l'avait vu montrer avec quelque affliction son dévouement pour le roi et sa froideur pour le ministre.

La femme de Jean de Vivonne, Julie Savelli, était issue d'une des plus anciennes familles d'Italie. Elle comptait, dit Fléclier, " des monarques, des conquérants, des souverains pontifes parmi ses ancêtres, et trois de nos rois parmi ses alliés. " Il lui était donc permis de tenir cour plénière, sans que personne en fût surpris; et ceux qui auraient pu en être jaloux étaient desarmés par l'affabilité de ses manières et la séduction de son entretien. Enclius plus que jamais dans le métier des armes, en combattant pour ou contre Henri IV, nos gentilshommes n'auraient pas plus songé à quitter leurs formes cavalières que leur boîte éprouvée, si cette Armiée n'avait été jetée au milieu d'eux pour apprendre aux plus gais (2) à bien parler, et aux plus rudes à se polir. Sa fille, Catherine de Vivonne, marquise de Rambouillet, et sa petite-fille, Julie d'Angenne, héritèrent de son charme; et il n'y eut pas un jour d'interruption dans la longue éducation de la société française, et l'inimitable école ouverte dans leur hôtel, ne se ferma que pour aller se confondre avec celle de Louis XIV, lorsque Julie d'Angenne, devenue duchesse de Montausier, fut nommée gouvernante du dauphin.

Pendant cette culture de cinq années, qui donna tant de poli et de finaux mœurs, l'hôtel de Rambouillet fut le théâtre de toutes les épreuves de la littérature; il y eut de bons et de mauvais jours, de grandes et de petites choses, des efforts sublimes et des folies comiques; mais il est constant que si c'est là qu'on a cherché à défaire la langue, c'est là qu'elle s'est faite; et si c'est là qu'on a le plus abusé des imitations étrangères, c'est là qu'on a le mieux appris à imiter; que si c'est là que Chapelain et Mlle de Scudéry ont été admirés, c'est là que Corneille et Bossuet ont écrit leurs premières scènes; qu'enfin, s'il y avait dans quelques cabinets des pédans ou des précieuses, il y avait dans les autres des critiques éclairés, dont les jugemens n'étaient ni timides ni flateurs. C'est le mari même de Julie d'Angenne, le sévère Montausier, qui servit de modèle au Misantrope de Molière; et il est à croire qu'il n'eût dû rayer plus d'une fois les Oronte dont sa femme avait ménagé les sonnets.

Dans les premiers temps, la couleur dominante de l'hôtel Pisani était la couleur italienne; un mélange du faste romain et de la gaité florentine y rappelait les petites cours duciales; les fêtes y étaient fréquentes, splendides, animées; on illuminait les fontaines, on tirait des feux d'artifices dans les jardins; chaque bosquet portait une inscription et cachait une surprise; on y préludait en plein vent aux scéneries de l'opéra et du ballet; on chantaient des *bonsoirs*, on dansait des *arabesques*; et dans les plus joyeux soupers, il était de règle qu'on ne devait faire excès que de bel esprit.

Femme de mérité comme sa mère, Catherine de Vivonne avait tout le sémillant de la société toscane, et n'en avait pas la licence (1); la rigidité de ses principes l'avait même éloignée de la cour, où elle avait craint le contact des Gabrielle d'Estrées, des Jacquellins de Beuil, des Henriettes d'Entragues; mais elle aimait les hommages, et sous le nom romanesque d'*Arbitraire*, elle favorisait, avec une indulgence un peu intéressée, l'introduction de cette polanterie innocente que les *seicentistes* avaient mise à la mode en Italie; son plus grand bonheur était de voir papillonner autour d'elle ces Platons du madrigal, héroïques martyrs qui divisaient belles et laides, et par de chastes métaphores, mettaient ainsi toute la distance de la terre aux nues entre l'adorateur et l'idole.

Le raffinement presque simultané de l'Italie et de l'Espagne était un fait déjà ancien; l'abbé Desportes et l'évêque Bertaud, qui venaient à peine de mourir avaient devancé Antonio de Pérez dans son œuvre d'importation; un séjour prolongé à Rome avait appris à Desportes toutes les délicatesses du nouveau style; et Bertaud, premier aumônier de Marie de Médicis, avait pu, sans sortir de France, faire un cours plus complet encore. A force de chercher le bel air des choses, les poètes de ruelles avaient trouvé des subtilités de langage intelligibles, et la conversation toute scintillante de *concetti* commençait à se guider si bien, qu'elle exigeait un travail d'esprit aussi fatigant pour ceux qui écoutaient que pour ceux qui parlaient.

Le mal ne faisait qu'empirer de jour en jour, quand l'arrivée de Marini vint provoquer les derniers excès.

Le maréchal d'Ancre, chargé du rôle difficile de dissuader l'ambition inquiète de la reine-mère, avait eu l'idée d'appeler en France l'illustre maestro qui tenait le sceptre de la poésie italienne. Marini, absorbé par la composition d'un chef-d'œuvre qui devait mettre au néant le Tasso et l'Arioste, s'était fait long-temps prier; mais enfin il avait cédé, à la condition expresse qu'on le laisserait achever son *Adone*, et qu'on le dédommagerait en bons écus d'or des fatigues du voyage.

Un charlatan de pièce n'a pas de trompettes plus retentissantes que celles qui sonnèrent de tous côtés pour annoncer à la France l'honneur extraordinaire dont elle allait jouir; il n'était bruit que d'il *signor Giambattista Marini*; on racontait des merveilles de sa valeur, de sa galanterie, de son originalité; c'était le véritable *Napolitain-Espagnol* pointilleux sur l'honneur comme le Cid, délicat sur l'amour comme Gas-tor; sa vie était un roman qui s'embellissait chaque jour d'un chapitre inédit plus incroyable que le chapitre précédent, et qui n'en obtenait que plus de créance; quant à son talent, parlons mieux, quant à son génie, la réputation colossale qui l'avait précédé ne permettait ni une question ni le moindre examen; il fallut s'estasier, sur la foi de ses compatriotes, qui, après tout, devaient mieux le comprendre que les Français; ce qu'il eût été malaisé d'ignorer, par exemple, c'est qu'il avait déjà publié des volumes de poésies; le nombre varié de cinq à dix; les femmes parlaient aussi avec ravissement de ses *baci*, chanson un peu vive, et qu'il eût été difficile de dépouiller de sa gaze italienne, mais qui leur semblaient remplie d'uno foule d'intentions mystiques dont la chasteté paraissait pleinement leur pudeur.

Avec l'orgueil de Góngora, Marini avait une habileté qui n'existait chez aucun poète espagnol; il savait aussi bien exploiter le succès que le préparer; tous ses vers étaient placés à gros intérêts; il recevait sans répugnance des *concetti*, il en recevait tant qu'on voulait bien lui en donner, mais il n'en comptait pas; riche d'une renommée dont la vanité italienne avait fait un capital considérable, il se promettait de grossir son revenu aux dépens de la vanité française, et ses calculs ne furent pas trompés.

A peine installé dans une maison modeste, il fut assailli par tant d'offres hospitalières, qu'il dut se résigner à être domicilié dans un somptueux hôtel; de temps en temps ils suspendaient son *Adone* pour constater quelque *eleonante* fugitive par un sonnet ou un madrigal; un jour, il sollicitait les Français d'avoir trouvé dans les *Medicis* ces *medicis* de leurs souffrances, ce qui faisait un assez bon calembourg dans la langue italienne, mais une très-mauvaise plaisanterie dans notre langue; une autre fois, il célébrait le mariage du jeune Louis XIII avec Anne d'Autriche, ou bien il chantait les *beautés Coropelles* de la reine Marie. La délicatesse d'un tel poème ne pouvait être vilement adressée qu'à une tête couronnée; toutefois, il eut pour son intention ne fût pas bien soignée; il peut devoir l'expliquer dans les termes les plus clairs:

Il faisait pour Marie de Médicis, disait-il, ce que Virgile avait fait pour Auguste, Lucain pour Néron, Claudien pour Honorius, Arioste et Ugo Tasse pour la maison d'Este; puis, il ajoutait que Médéon combla de largesses Horace, que Domitien éleva Stace et Syllivius Italicus à éminentes dignités, et qu'enfin François Ier récompensa avec une libéralité magnifique Alamanni.

(1) Trois de ses filles se firent religieuses; une autre fut que la quatrième.

(1) L'hôtel Pisani était situé sur l'emplacement que traverse aujourd'hui la rue Saint-Thomas au Louvre.
(2) Malthébo aussi voulait, disait-il, d'égalerner la cour.

PARAISANT LES MARDI et VENDREDI

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Table with 2 columns: Description of subscription types and their corresponding prices in francs and centimes.